

Corps étrangers

Gebauer, Gunter; Bröskamp, Bernd

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Gebauer, G., & Bröskamp, B. (1992). Corps étrangers. *Liber: revue européenne des livres*, 10 (Juin), 19-2125. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-311340>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0>

Gunter Gebauer
Bernd Bröskamp

Corps étrangers

*Loin d'être le champ clos
d'une pratique ludique,
esthétique ou prophylac-
tique, le sport aussi contri-
bue à la marginalisation des
immigrés turcs en Allemagne*

Jusqu'à présent, la sociologie allemande n'a prêté aucune attention à la spécificité des manières et des conduites des immigrés turcs qui est pourtant le fondement du sentiment d'étrangeté que les Allemands éprouvent à leur égard : les immigrés turcs ne ressemblent à aucun groupe ; ils sont d'emblée repérables, parce que marqués par des traditions, des manières d'être, de se tenir et de se vêtir, souvent jugées mauvaises, ou de mauvais goût, par un manque de savoir-faire et de savoir-vivre qui frappe les Allemands qui sont en contact direct avec eux. Les données objectives, statistiques notamment, doivent être complétées par la description de cette spécificité de l'appréhension subjective et quotidienne de l'immigré que ne perçoit pas nécessairement l'observateur extérieur qui n'est pas impliqué dans les interactions et les conflits de tous les jours.

Intégrer et tenir à distance.

Dans la relation quotidienne des Allemands et des immigrés se constituent des identités culturelles séparées (qui n'existeraient peut-être pas de manière aussi concrète et unifiée sans cette confrontation directe et répétée). De même que les habitants de Berlin-Ouest se flattent de pouvoir reconnaître, au premier coup d'oeil, les "Ossis", les ressortissants de l'ex-RDA, trahis par leurs jeans délavés, leur déplacements par petits groupes, leurs regards, leurs achats, et leur opposent les manières et les usages de l'Occident riche et "civilisé", de même les Allemands qui, dans leur vie de tous les jours, côtoient des ouvriers immigrés turcs, trouvent dans cette confrontation, l'occasion d'affirmer et, en réalité, de forger les canons d'un bon goût et d'un savoir-vivre allemands qu'ils ont ainsi la possibilité de constituer en une culture allemande unifiée. Cette faculté de catégorisation culturelle est le privilège de la culture indigène dominante. Etre étranger, pour l'immigré, cela revient à subir les classifications et les définitions des autres.

L'"intégration" est la situation d'un sans-pouvoir qui, malgré tout, fait partie de la

société établie. De sorte que l'intégration des immigrés que la politique de la RFA prétend poursuivre, a, en un sens, déjà eu lieu : les immigrés se trouvent immergés dans la structure sociale allemande ; ils deviennent une sous-classe, au-dessous de la classe ouvrière allemande elle-même qui, comme les autres classes, se situe, vis-à-vis d'eux, en position de juge, détenteur des valeurs esthétiques et éthiques légitimes. L'exigence de l'intégration est un faux enjeu : la société allemande offre aux immigrés la possibilité de s'assimiler à son système de goûts, tout en les tenant à distance, en tant qu'étrangers. Ce *double bind* du deviens-comme-moi-et-reste-différent est une manière de laisser entrevoir des issues et de les fermer en même temps.

De leur côté, les Turcs entendent participer à la vie économique allemande et profiter des avantages matériels qu'elle procure. Ils se démarquent des consommateurs allemands moins par la nature de leurs achats que par l'usage qu'ils en font, par le mode de consommation symbolique qui leur est propre. Cette divergence, déjà marquée dans le domaine de l'utile, s'accroît dans celui des biens réputés non utilitaires, en particulier dans tout ce qui touche aux loisirs et à la mise en scène de la personne et de son environnement : les vêtements, les soins corporels, les vidéocassettes, la musique, les repas, le sport, les promenades, les vacances, les week-ends, les voitures ; taxer de "turc" tel ou tel de ces traits revient à dire qu'un Allemand "ne ferait jamais une chose pareille" (par exemple se faire pousser la moustache "comme ça", garnir son salon à l'allemande de bibelots orientaux, porter des vêtements bariolés, faire raser les cheveux de ses enfants, etc...) ["Ça fait turc en Allemagne"] ; toutes ces pratiques ne correspondent souvent à rien dans la culture d'origine : il s'agit de comportements nouveaux, émergeant de l'interaction de deux cultures, dans une situation spécifique que certains comparent à celle d'une "colonie ethnique", et que d'autres qualifient de "culture intermédiaire", ni turque, ni allemande (interprétation qui néglige le caractère dynamique de ces comportements en changement continu).

Gunter Gebauer, professeur de philosophie et de sociologie du sport à la Freie Universität de Berlin. A publié *Mimesis*, Reinbeck, Rowohlt, 1992.

Bernd Bröskamp, assistant à la Freie Universität de Berlin, sociologue du sport. Auteur d'une thèse sur le sport et les migrations.



Le goût des immigrants turcs

Pour qui interroge des jeunes, turcs et allemands, la différence la plus frappante qui sépare les jugements qu'ils portent les uns sur les autres, tient moins au détail de leurs évaluations qu'aux jugements qu'ils portent sur leur propres jugements : à l'attitude assurée des Allemands à propos de leurs classifications, s'oppose l'incertitude des Turcs. Ce qu'approuvent ces derniers ce sont les efforts de leurs compatriotes pour se rapprocher du goût allemand (à quelques exceptions près). Les Allemands prononcent des jugements nettement plus durs sur ces tentatives d'assimilation.

De toutes façons, l'importation du goût turc, à l'état brut, qui donnerait aux immigrants un cadre fixe, paraît impossible. Ils ne possèdent pas d'espaces où ils pourraient retrouver ou réaliser pleinement la culture turque. Les

lieux qui leur permettent l'expression de leurs préférences, leur appartement, leur club de sport, leur café, leur consommation personnelle, sont investis d'objets d'origine allemande. D'où un curieux mélange : d'un côté, musique, films et acteurs turcs, décoration à l'orientale, yaourt, brochettes au dîner, thé, interdiction de fumer et de boire des boissons alcoolisées en présence du père ; de l'autre, fast food, frites, coca, musique pop, acteurs et chanteurs américains et allemands, meubles cossus, Mercedes ou Ford, tableaux et posters représentant la Forêt Noire ou des cerfs, télévision allemande, vêtements bon marché, achetés dans des grandes surfaces. Les immigrants turcs héritent ainsi d'un capital symbolique non reconnu et dévalué, y compris à leurs propres yeux, alors que leur capital économique peut dépasser le revenu moyen des ménages ouvriers allemands. Leur double incertitude, tant dans leurs actes que dans leurs jugements, prend des formes particulièrement accentuées dans le domaine des loisirs et surtout dans celui du sport où même des performances accomplies avec assurance et efficacité, sinon avec succès, sont l'expression d'une situation ambiguë.

Le sport comme terrain d'épreuves masculines

La solitude des admirateurs de la force musculaire, dans un pays qui refuse le culte de la force et des hommes forts, autrefois attractions de foire, trahit l'effet déclassant de cette passion. Elle trouve son expression dans de petites communautés fonctionnant en circuit fermé, salles de lutte, de boxe, d'haltérophilie, de karaté, où des cercles de passionnés se retrouvent, communiquant entre eux par des revues spécialisées et très confidentielles, par des films, des photos, échangeant appréciations et conseils avisés, sur le mode du bavardage entre hommes et renforçant ainsi mutuellement leurs valeurs et leurs idéaux. Si la lutte est un sport traditionnellement pratiqué par les Turcs, les autres disciplines de force et de combat, en particulier le karaté, leur offrent une autre occasion d'affirmer leur conception de la masculinité et de réaliser leur désir de reconnaissance au sein de la société berlinoise. Mais la majorité des Allemands n'attribuent au succès sportif que de faibles retombées en dehors du monde du sport. Les performances athlétiques ne sont échangées contre des avantages sociaux que lorsqu'elles procurent des gains matériels et du capital social, ce qui n'est pas le cas des disciplines choisies par les Turcs ; il s'agit, en effet, de sports marginaux, sans grand prestige auprès du public. Les succès que les Turcs y remportent, leur valent même une

forme paradoxale de stigmatisation. Les disciplines de combat et de force sont devenues, à Berlin, des sports qui "font turc". C'est ainsi que la boxe a changé de statut, depuis que les Turcs y gagnent la plupart des combats : l'aura symbolique, voire mythologique qu'on attache aux valeurs masculines, s'est trouvée renforcée, sinon exagérée. Cette manière de vouloir être homme dérange la population allemande. Dans cet enjeu, s'exprime l'histoire incorporée des athlètes turcs. Les différences entre les corps des athlètes turcs et allemands reflètent la différence des enjeux et des valeurs dont les corps eux-mêmes sont investis.

La très faible pratique des femmes et des filles est elle-même significative. Le sport, en tant que pratique publique, engage l'honneur des immigrés ; aussi est-il soumis à la domination des hommes qui en contrôlent l'accès. A la stricte condition qu'il ait lieu dans un cadre non public, protégé des regards des autres hommes, les femmes peuvent y participer. La présence d'un concierge, ou l'ouverture du site vers l'extérieur a suffi pour que la fréquentation de la nouvelle piscine de Kreuzberg leur soit interdite. De manière générale, les entraînements dans des salles modernes, ouvertes sur l'extérieur par de grandes baies vitrées, la disposition des vestiaires et des douches collectifs, l'allure trop suggestive des vêtements sportifs ordinaires, bref toutes les modalités concrètes de la pratique sportive allemande sont jugées, par les Turcs, intolérables et dégradantes pour leurs femmes. Celles-ci sont tout de même admises comme spectatrices, que ce soit dans les stades, dans les salles de sport ou devant les postes de TV. A Kreuzberg et à Neukölln, les jeunes filles turques aiment accrocher des affiches de vedettes de football au-dessus de leurs lits.

Les Turcs ne respectent donc pas le principe de liberté de choix, pourtant constitutif de l'idée allemande de sport de loisir. Toutes les pensées des hommes turcs, dans le domaine du sport comme ailleurs, sont dominées par la peur du déshonneur. Pour les Allemands, ce point de vue est presque exclu du sport de loisir qu'ils séparent de la vie sociale "sérieuse". Les Allemands voient plutôt le sport de loisir comme un système d'offre et de demande, proposant des pratiques différentes, des articles de sport, des voyages, des manifestations publiques, l'appartenance à un club...

La société allemande n'est pas organisée, ou, du moins, pas autant que la société turque, selon les oppositions masculin/féminin, honneur/honte, silence/parole, force/faiblesse. Dans les sports de combat et de force, les sportifs turcs obéissent à des modèles de comportement anciens qui ne sont plus adap-

tés aux comportements et aux conceptions d'une société moderne, qui, dans une situation nouvelle, ne vont plus de soi quand il s'agit de déterminer ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. Les interdits qu'ils imposent ici à leurs femmes ne sont qu'un baroud d'honneur. Il leur faut trouver, pour maintenir leur domination de l'espace public contre l'entourage allemand, des lieux où ils puissent mettre en scène leurs valeurs masculines, conférant à celles-ci une apparence de légitimité. Le sport, et en particulier les disciplines de combat, leur offre un terrain de choix.

Notre enquête a permis d'observer un écart curieux entre les jugements de goût des filles et des garçons turcs : pour la plupart des garçons, la photo d'un culturiste turc est l'incarnation idéale des valeurs masculines, tandis qu'en tant qu'expression exagérée de force et de puissance, elle est rejetée et dépréciée, non seulement par les jeunes Allemands, mais aussi, catégoriquement, par les filles turques. Aussi peut-on se demander si les femmes et les jeunes filles turques sont encore disposées à accepter la vision machiste de leurs époux et de leurs pères, investissement symbolique à contre-courant, sans rapport avec les structures objectives et les conditions de vie du pays d'accueil. Beaucoup d'entre elles se sont tournées vers d'autres valeurs qu'elles partagent avec les Allemandes.

Stratégies sociales et pratiques sportives

Les Allemands opposent à la stratégie des sportifs turcs une incompréhension qui dégénère souvent en violence. Les agressions qui menacent maintes rencontres sportives entre Turcs et Allemands naissent du conflit entre le désir de voir dans le sport un théâtre des valeurs masculines et le mépris de cette dramatisation. Le programme politique visant à intégrer les immigrés par le sport s'est révélé une pure idéologie. Le jeu du pouvoir et de la domination que les athlètes turcs imaginent jouer dans les sports de combat et de force n'est qu'une fiction produite par un groupe qui se sent menacé. De moins en moins d'Allemands sont prêts à jouer ce jeu avec eux : la lutte et la boxe, autrefois fiefs du sport berlinois, ont été désertées par les Allemands. Les deux entraîneurs de boxe payés par la fédération travaillent selon l'expression du président "pour former l'équipe de la ville d'Istanbul" ; situation qui finit par exaspérer les sportifs berlinois dont

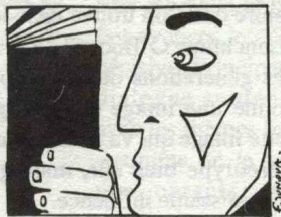
Suite de la page 21
Corps étrangers

les cotisations servent à payer les salaires ("nettement plus élevés qu'un salaire de prof"). Les lutteurs, boxeurs et haltérophiles allemands ne peuvent pas grand chose contre les athlètes turcs motivés, forts, appliqués dans l'entraînement ("qui a envie de se faire tabasser par un Turc ?").

Les fédérations de sport allemandes s'efforcent de limiter les succès des athlètes turcs en interdisant la participation d'étrangers aux championnats nationaux. Tandis que les sports de force et de combat sont délaissés par le grand public, les affrontements les plus remarqués ont lieu dans les matches de football (la meilleure équipe turque, "Türkiyemspor", a gagné trois fois la coupe berlinoise). Les Turcs investissent dans ce qui est leur sport favori des manières et des valeurs différentes de celles des Allemands. Leur style de jeu est l'expression pure de leur habitus : la tactique, essentielle chez les Allemands, est presque totalement absente chez les Turcs et fait place aux performances solitaires, égocentriques, accomplies dans un esprit de lutte sans merci, d'homme à homme, tandis que les Allemands préfèrent la passe et le tir au but à ce type de duel. Le style turc est redouté pour sa dureté par les adversaires allemands ; il se développe dans une soumission inconditionnelle à l'autorité de l'entraîneur et de l'arbitre. Leur jeu s'effectue dans un silence total, personne ne proteste ni ne réclame le ballon. Ce mutisme opiniâtre contraste avec les cris, les hurlements, le mécontentement bruyant des joueurs allemands qui se sentent gênés, voire irrités par l'attitude soumise des Turcs. Ceux-ci, par contre, se trouvent menacés par le flot de paroles de leurs adversaires, ressentent comme tentative d'influencer l'arbitre ; en même temps ils sont choqués par ce qu'ils ne cessent d'entendre et qui blesse leur sensibilité (dans toutes les interviews ils se plaignaient des "mauvais mots" que disent les Allemands). Chacune des deux équipes défend dans son style de jeu, ses valeurs, sa vision du monde et sa propre image.

Les Turcs réinterprètent les luttes sportives dans le sens d'un *agon* à l'ancienne qui inclut toute la situation sociale. De cette manière la dimension réaliste du sport est renforcée ; il devient à leurs yeux "pour de vrai", une concurrence produisant de vraies différences, une supériorité réelle. Ce que les athlètes turcs espèrent -et que refusent les Allemands- c'est une augmentation de capital symbolique de leurs corps et par leurs corps. Ils ne

distinguent pas le champ du sport des champs de lutte sociale. Gagner un combat sportif a pour eux l'importance et la valeur des victoires "dans la vie". Le sport n'est pas un monde à part, mais un univers ouvert à la réussite sociale. C'est un domaine où des victoires, contre des Allemands en particulier, sont probables. Pourtant les succès même des athlètes turcs ne changent rien à leurs conditions de vie. Au contraire, ils renforcent un habitus inadapté. Le sport de loisir a depuis longtemps abandonné le style agonal en faveur d'autres styles plutôt esthétiques, préventifs et techniques. La montée des sports impliquant des pratiques douces, des soucis de santé et de beauté, la recherche d'aventures et d'émotions, l'érotisation et la mode enfin, laissent sur la touche les Turcs, comme des corps étrangers.



Sigrid Damm

Ich bin nicht Ottilie (Je ne suis pas Ottilie), roman
Francfort/Leipzig, Insel, 1992

Sigrid Damm, experte dans cet art que la littérature de RDA a perfectionné, l'art de mettre en scène des conflits actuels derrière une mascarade historique, a écrit son premier "vrai" roman. La résonance classique du titre est trompeuse ; ce livre n'est pas une variation sur *Les Affinités électives* de Goethe, mais un roman du quotidien, sur des thèmes quotidiens (l'enfance, la maturité, l'amour pour deux hommes). Son attrait esthétique réside dans la fraîcheur des propos, dans l'association laconique de souvenirs, de sentiments et de réflexions, dans le mélange audacieux de la fiction et de l'autobiographie. Ce livre authentique, à l'ancienne mode, dit les grandes et les petites misères d'une société sur laquelle les intellectuels de l'Ouest projetaient autrefois leurs utopies : un roman tardif de RDA pour ses admirateurs cultivés.

H.K.